

Hong Kong 2014 : l'étrange révolution des parapluies

Shannon Walsh

Numéro 251, hiver 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/77802ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Walsh, S. (2015). Hong Kong 2014 : l'étrange révolution des parapluies. *Spirale*, (251), 6–8.



Hong Kong 2014 : l'étrange révolution des parapluies

PAR SHANNON WALSH¹

Depuis le 28 septembre 2014, le mouvement pro-démocratie de Hong Kong a occupé divers quartiers : Admiralty, Mong Kok et Causeway Bay. Cinéaste documentariste établie à Hong Kong, où elle enseigne la production filmique, Shannon Walsh partage ici ses observations, impressions et réflexions sur les manifestations qui ont embrasé cette « région administrative spéciale » qui revendique son autonomie vis-à-vis le pouvoir chinois.

LES PREMIERS JOURS : LA BEAUTÉ DE LA RENCONTRE

Une fois qu'ils ont fait pleuvoir les bombes lacrymogènes sur les manifestants le soir du 27 septembre, tout a changé. La ville s'est épanouie comme une fleur. Les corps enthousiastes des étudiants ont élargi les rues. L'air s'est éclairci et les libellules ont pris possession des autoroutes à quatre voies.

Hong Kong est une ville rhizomique. Elle est construite de telle manière qu'une occupation est difficile à maîtriser. Je suivais les jeunes manifestants dans leurs déplacements, passant d'une rue à l'autre dans le labyrinthe formé par les centres commer-

ciaux, passages souterrains et autres tunnels, émergeant sur les trottoirs et serpentant le long des bretelles d'autoroute, gravissant les marches de ruelles où nulle voiture ne saurait s'aventurer. Cette architecture urbaine rend les flux insurrectionnels bien difficiles à contenir !

Les premiers jours, j'étais stupéfaite par la spontanéité avec laquelle une action autonome collective d'une telle ampleur s'est constituée. Je n'avais jamais rien vu de tel. Un esprit de solidarité s'est emparé des rues, les manifestants s'aidant les uns les autres et constituant des chaînes humaines pour le ravitaillement en eau, en nourriture et en masques. Des gens qui ne se connaissaient pas travaillaient ensemble et s'encourageaient mutuellement, partageant librement leurs ressources et leurs savoirs. Chacun à sa manière cherchait à apporter sa contribution au mouvement, et cela de bien des façons : leçons d'anglais, *spray* de refroidissement, biscuits, craquelins, eau, serviettes, parapluies, lunettes, masques. Et puis aussi, un ruban, une fleur, une œuvre d'art, un poème... toutes ces choses qui font la beauté et la puissance transformative des mouvements sociaux.

Il y avait des sucettes collées sur les murs, et des banderoles avec des slogans comme « *Ils ne peuvent pas nous tuer tous* » et « *Nous sommes si fiers de vous* ». Bien sûr, tout cela n'était pas entièrement spontané, et le travail d'organisation et de planification préalable était vraiment impressionnant. Je ne pourrai pas ici m'étendre sur les mouvements précédents qui ont jeté les bases de ce grand soulèvement populaire. J'aimerais simplement souligner que les gens réunis dans les rues n'étaient pas coordonnés par une instance centralisée et que l'autonomie de leurs moyens avait quelque chose de fort inspirant.

Les rues débordaient de conversations, de débats et d'occasions d'apprentissage informel. Les gens étaient comme toujours rivés à leur téléphone intelligent, mais contrairement à d'ordinaire, ils ne jouaient pas à Candy Crush : ils faisaient des recherches et publiaient des informations sur les dernières avancées du mouvement. C'était intéressant de voir une jeune génération en train de se politiser, eux à qui on reproche souvent d'être apathiques, paresseux et uniquement intéressés par le magasinage et les médias sociaux. Bien que cela soit sans doute difficile à imaginer pour des gens



venant d'autres parties du monde, la plupart de ces étudiants n'avaient jamais assisté à un conflit avec la police. Ils étaient sincèrement choqués de constater que la police protégeait l'État et non le peuple.

J'ai vu de nombreux étudiants en pleurs alors qu'ils relayaient leur expérience traumatique de la violence de la police, ou regardant plus tard ce qui s'était passé sur YouTube. On voyait aussi des larmes dans les yeux des gens plus âgés qui avaient l'air surpris par l'optimisme de la jeunesse. Ils n'avaient visiblement jamais vu de leur vie quelque chose de semblable.

La non-violence était une source de grande fierté. Au point que, à certains égards, les pratiques s'en réclamant sont devenues très policées, obligeant tout un chacun à suivre les règles afin de ne déranger personne. Cela a ses avantages, mais aussi ses limites. C'était somme toute étrange de me trouver à Hong Kong au cours de ces jours et nuits de troubles. D'être au milieu d'une révolution, sans tout à fait m'y reconnaître.

LE RACKET DE LA VERTU

Fait intéressant, je ne crois pas avoir entendu une seule personne, tous âges et toutes allégeances politiques confondues, dire qu'elle croyait que Hong Kong pourrait accéder à la démocratie. « *Pas maintenant* », disaient-ils, en secouant la tête. « *Mais nous devons tout de même nous battre!* »

« *Si vous obteniez le droit de vote*, ai-je demandé à un jeune étudiant très impliqué dans le filmage du mouvement et qui a dormi dans les rues, *comment cela affecterait-il Hong Kong? Qu'est-ce qui changerait?* » Le garçon de 20 ans a semblé perplexe pendant un moment et a pris un certain temps avant de répondre. « *Ce*

que nous voulons, c'est avoir des discussions. Avoir une voix. Hong Kong est unique et nous voulons qu'elle le reste. » Quand je le pressai de m'en dire plus sur ce qu'ils diraient s'ils avaient une voix, il s'est tu.

Cette expérience s'est répétée à plusieurs reprises en discutant avec les étudiants, bien qu'il y en avait aussi dont les réponses étaient plus inspirées. Cette réponse embarrassée est néanmoins indicative qu'au cœur d'un mouvement d'une telle intensité, l'éducation politique se limitait en grande partie à des questions de participation civique, de droit de vote et de démocratie. Les noms de Martin Luther King, de John Lennon et de Gandhi revenaient un peu trop souvent.

Quelles sont les améliorations que la démocratie peut concrètement apporter? C'est une authentique question à laquelle je n'ai jamais reçu de réponse satisfaisante. L'étroitesse de l'objectif de la démocratie se confirme par le fait qu'une grande partie des jeunes avec qui j'ai pu m'entretenir se sont montrés incapables de faire des liens entre les manifestations et les nombreux problèmes sociaux qui affligent Hong Kong. L'autoflicage² et l'excès d'attention portée à ce dont « *on avait l'air* » aux yeux des médias et de l'étranger ont tué dans l'œuf toute possibilité d'élargissement des luttes et des revendications.

Bien des choses positives ont eu lieu durant ces manifestations, mais l'absence généralisée d'analyse des mécanismes du Capital m'a frustrée. John Lennon et une naïveté presque nostalgique des années 1960 éclipsaient en grande partie toute forme de prise en compte de la réalité concrète de Hong Kong en tant que centre financier d'envergure mondiale. Comme si sa situation unique en regard des flux de capitaux qui traversent le Sud-Est asiatique n'affectait en rien la vie quotidienne qui se révèle de plus

en plus difficile pour un nombre croissant de ses citoyens. Logement inaccessible, inégalités de classes, exploitation des travailleurs migrants, xénophobie, disparité croissante des revenus et capitalisme de copinage : tous ces problèmes essentiels sont demeurés largement négligés par le mouvement.

Peut-être y a-t-il eu des tentatives de créer des liens de solidarité avec l'énorme population de travailleurs migrants presque entièrement dépourvus de droits qui, chaque dimanche, leur unique jour de congé, envahissent les rues de Hong Kong. Je n'ai eu l'occasion d'assister, pour ma part, à aucune tentative de la sorte. Les travailleurs domestiques migrants ont continué de faire la file sur les trottoirs dans l'indifférence, à quelques mètres seulement des occupations d'Admiralty. J'ai aussi vu des gens très pauvres dormir dans les halls d'entrée tout près des rues occupées de Mong Kok, mais ils demeuraient *extérieurs* au mouvement, isolés et visiblement pas bienvenus. Les vieilles dames ont continué comme à leur habitude leur collecte de carton à côté des occupants. Elles aussi étaient tenues à l'écart, invisibles au sein de ce qui se donnait les airs du *véritable combat* pour la démocratie.

Comment ces contradictions peuvent-elles être résolues? On trouvait à la fois un désir d'immanence et une incapacité d'honorer ce concept avec autre chose qu'une rhétorique de façade carburant à la survolorisation de l'image, à la nécessité de « sauver la face » et de n'enfreindre aucune règle. Cette révolution a parfois donné l'impression de s'élaborer avec le même soin qu'on apporte à un *selfie*. Il y a de quoi devenir fou, surtout lorsqu'on met tout ça en rapport avec la force brutale dont la Chine n'hésite pas à se servir.

Dans le quartier de Mong Kok, certains militants anarchistes ont tenté d'établir des



liens entre les formes de vie habitant les lieux et le mouvement avec des expériences quotidiennes ludiques. Ils ont créé des espaces de jeu et ont tenté de cuisiner une fondue chinoise dans la rue. Ils ont presque immédiatement été arrêtés dans leur élan et expulsés par d'autres manifestants qui se sont plaints qu'ils créaient de la distraction et détournaient l'attention des vrais problèmes. D'autres occupants ont indiqué à ces anarchistes qu'il était « *trop dangereux* » de cuisiner dans la rue et que cela ne serait pas toléré. Cet avertissement ne manque pas d'ironie, quand on pense que les trottoirs de Mong Kok débordent de petits restaurants de rue plus ou moins improvisés. De nombreuses banderoles indiquaient « *Ceci est une protestation, pas un festival* » afin d'assurer que l'attention accordée aux manifestations reste centrée sur la question du vote, objet sérieux et contrôlé.

Une étudiante militante, une organisatrice, que je connaissais, a dormi sur le site de Admiralty pendant un mois et demi. Je lui ai demandé comment cela avait été. S'était-elle fait de nouveaux amis? « *Non, pas vraiment*, a-t-elle répondu. *C'est surtout un endroit où j'allais dormir, finalement.* » Pour elle, c'était plus ou moins comme



rentrer chez elle. Elle m'a raconté comment certaines personnes organisaient des expositions d'art, ou amenaient des génératrices fonctionnant à partir de vélos, puis s'en allaient. Ou que la fin de semaine, beaucoup de gens venaient avec leurs enfants, comme si c'était une destination touristique. Cela la faisait bien sourire.

Parmi les étudiants qui restaient sur place durant l'occupation, plusieurs étaient absorbés par leur téléphone, raconte-elle encore, ou étaient occupés à faire leurs

devoirs. Il n'y avait donc pas beaucoup de place pour des interactions libres et spontanées. Aucune relation durable entre des formes de vie normalement séparées dans la vie quotidienne ne semble avoir pris racine, cependant que des pratiques comme le recyclage se sont déployées à grande échelle. Que penser d'une occupation de si grande ampleur qui n'a manifestement pas su profiter de cette formidable brèche ouverte dans la normalité pour redéfinir les rapports entre les différentes formes de vie locales qui forment le tissu de la vie quotidienne hongkongaise?

LE MONOPOLE DES PARAPLUIES

« *Où les gens parlent-ils de capitalisme?* » ai-je demandé aux quelques activistes anticapitalistes que j'ai rencontrés là-bas. « *C'est intéressant comme question, m'ont-ils répondu. Ce n'est pas trop revenu dans les conversations.* » C'est étrange, très étrange, pensai-je. Comment cela est-il possible?

On voyait des courtiers de la finance en costard, se promenant tout sourire sur le site de l'occupation. Tout le monde était content de souligner que les manifesta-



tions n'avaient pas engendré de réelles pertes sur le marché financier de Hong Kong. « *Vous voyez? Nous ne causons pas de problèmes!* » Ça aura au moins été une leçon pour moi : paralyser physiquement un centre financier n'a que bien peu d'effets. Le monde de la finance vit en ligne et a peu de réalité géographique.

Que faire d'une lutte pour une forme d'autonomie qui se révèle finalement presque trop compatible avec la brutalité systématique du capitalisme? Dans des moments

comme ça, où tant de nouvelles relations viennent poindre sous la chape de plomb de l'apathie, on espère un peu aveuglement arriver à porter au jour ce qui nous tient ensemble, ce que nous tenons pour vrai. On s'accroche au désir qu'il y ait quelque chose de plus dans la vie. On conjure ainsi le sentiment d'impuissance et d'inutilité, dont l'ombre revient parfois nous hanter...

Mais peut-être faut-il renverser la perspective et se demander : en quoi le capital bénéficie-t-il d'un tel mouvement? La question de la relation entre la Chine et le reste du monde posée depuis la perspective des intérêts du capital s'avère cruciale. Cela nous amène à poser d'autres questions : est-ce que la démocratie n'est pas finalement plus facile à contrôler et à gouverner que le communisme à la chinoise? Comment la région autonome de Hong Kong va-t-elle se situer au sein de la grande reconfiguration géopolitique qui ne manquera pas de survenir dans les prochaines décennies? Et entre-temps, que vont devenir les formes de vie qui ont émergé durant les jours et les nuits de manifestation? Tout reste à voir.

Ce soir, au moment de terminer ces lignes, je suis sortie pour prendre part à une



nouvelle manif. Plus de soixante jours ont passé et l'énergie collective est toujours au rendez-vous. Des discours et des corps se rencontrent un peu partout. C'est beau et c'est inspirant. Il me faudra apprendre à vivre dans les interstices qui insistent au milieu de tant de contradictions. ⊥

1. Texte traduit de l'anglais par Érik Bordeleau. Les photos sont de Shannon Walsh.
2. Traduction du terme « *self-policing* », expression utilisée dans les milieux militants pour décrire une forme de contrôle auto-imposé de type policier.